

## **Chapitre XII : DIALECTIQUE. QUANTITÉ ET QUALITÉ**

*“ La première et la plus importante des propositions sur les propriétés logiques fondamentales de l'Être concerne l'exclusion de la contradiction. Le contradictoire est une catégorie qui ne peut appartenir qu'à la combinaison de pensées, mais non à une réalité. Dans les choses, il n'y a pas de contradictions ou, en d'autres termes, la contradiction posée comme effective est elle-même le comble du non-sens ... L'antagonisme de forces qui se mesurent l'une en l'autre dans une direction opposée est même la forme fondamentale de toutes actions dans l'existence du monde et des êtres qui le composent. Mais ce conflit entre les directions des forces des éléments et des individus ne se confond pas le moins du monde avec l'idée des absurdes contradictions ... Ici, nous pouvons nous estimer satisfait d'avoir dissipé les brouillards que dégagent habituellement de prétendus mystères de la logique, par une image claire de la réelle absurdité de la contradiction effective, et d'avoir mis en évidence l'inutilité de l'encens que l'on a gaspillé çà et là pour la dialectique de la contradiction, cette marionnette fort grossièrement taillée qu'on a supposée sous le schéma antagoniste de l'univers. ”*

Voilà à peu près tout ce qu'on lit sur la dialectique dans le Cours de philosophie. Dans l'Histoire critique, par contre, la dialectique de la contradiction est prise à partie de tout autre façon, et avec elle Hegel surtout.

*“ D'après la Logique de Hegel ou plutôt sa doctrine du Logos, le contradictoire, en effet, se rencontre non pas, disons dans la pensée, que par sa nature on ne peut se représenter que subjective et consciente, mais présent objectivement, et pour ainsi dire en chair et en os, dans les choses et les processus eux-mêmes, de sorte que le non-sens ne reste pas une combinaison impossible de la pensée, mais devient une puissance effective. La réalité de l'absurde est le premier article de foi de l'unité hégélienne de la logique et de la non-logique ... Plus c'est contradictoire, plus c'est vrai, ou, en d'autres termes, plus c'est absurde, plus c'est digne de foi; cette maxime, qui n'est même pas d'invention nouvelle, mais a été empruntée à la théologie de la révélation et à la mystique, est l'expression toute nue du principe dit dialectique. ”*

La pensée contenue dans les deux passages cités se résume en cette proposition que la contradiction = le non-sens et ne peut, par conséquent, se rencontrer dans le monde réel. Il se peut que pour des gens qui ont d'ailleurs assez de bon sens, cette proposition ait la même valeur d'évidence que celle-ci : droit ne peut être courbe, et courbe ne peut être droit. Mais le calcul différentiel, sans s'arrêter aux protestations du bon sens, pose cependant, dans certaines conditions, droit et courbe comme équivalents et obtient par là des résultats à jamais inaccessibles au bon sens raidi sur le caractère absurde de l'identité de droit et de courbe. Et après le rôle considérable que la dialectique dite de la contradiction a joué dans la philosophie depuis les premiers Grecs jusqu'à nos jours, même un adversaire plus fort que M. Dühring aurait eu le devoir de l'aborder avec d'autres arguments qu'une seule affirmation et beaucoup d'injures.

Tant que nous considérons les choses comme en repos et sans vie, chacune pour soi, l'une à côté de l'autre et l'une après l'autre, nous ne nous heurtons certes à aucune contradiction en elles. Nous trouvons là certaines propriétés qui sont en partie communes, en partie diverses, voire contradictoires l'une à l'autre, mais qui, dans ce cas, sont réparties sur des choses différentes et ne contiennent donc pas en elles-mêmes de contradiction. Dans les limites de ce domaine d'observation, nous nous en tirons avec le mode de pensée courant, le mode métaphysique. Mais il en va tout autrement dès que nous considérons les choses dans leur mouvement, leur changement, leur vie, leur action réciproque l'une sur l'autre. Là nous tombons immédiatement dans des contradictions. Le mouvement lui-même est une contradiction; déjà le simple changement mécanique de lieu lui-même ne peut s'accomplir que parce qu'à un seul et même moment, un corps est à la fois dans un lieu et dans un autre lieu, en un seul et même lieu et non en lui. Et c'est dans la façon que cette contradiction a de se poser continuuellement et de se résoudre en même temps, que réside précisément le mouvement.

Nous avons donc ici une contradiction qui “ se rencontre objectivement présente et pour ainsi dire en chair et en os dans les choses et les processus eux-mêmes ”. Qu'en dit M. Dühring ? Il prétend qu'en somme, il n'y aurait jusqu'à présent “ aucun pont entre le statique rigoureux et le dynamique dans la mécanique rationnelle ”. Le lecteur remarque enfin ce qui se cache derrière cette phrase favorite de M. Dühring, rien d'autre que ceci : l'entendement, qui pense métaphysiquement, ne peut absolument pas en venir de l'idée de repos à celle de mouvement, parce qu'ici la contradiction ci-dessus lui barre le chemin. Pour lui, le mouvement, du fait qu'il est une contradiction, est purement inconcevable. Et tout en affirmant le caractère inconcevable du mouvement, il admet lui-même contre son gré l'existence de cette contradiction; il admet donc que dans les choses et les processus eux-mêmes, il y a une contradiction objectivement présente, qui, de surcroît, est une puissance de fait.

Si le simple changement mécanique de lieu contient déjà en lui-même une contradiction, à plus forte raison les formes supérieures de mouvement de la matière et tout particulièrement la vie organique et son développement. Nous avons vu plus haut que la vie consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre. La vie est donc également une contradiction qui, présente dans les choses et les processus eux-mêmes, se pose et se résout constamment. Et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. De même, nous avons vu que dans le domaine de la pensée également, nous ne pouvons pas échapper aux contradictions et que, par exemple, la contradiction entre l'humaine faculté de connaître intérieurement infinie et son existence réelle dans des hommes qui sont tous limités extérieurement et dont la connaissance est limitée, se résout dans la série des générations, série qui, pour nous, n'a pratiquement pas de fin, - tout au moins dans le progrès sans fin.

Nous avons déjà fait allusion au fait que l'un des fondements principaux des mathématiques supérieures est le fait que, dans certaines circonstances, droit et courbe doivent être la même chose. Elles réalisent cette autre contradiction que des lignes qui se coupent sous nos yeux doivent cependant, à cinq ou six centimètres seulement de leur point d'intersection,

passer pour parallèles, c'est-à-dire pour des lignes qui, même prolongées à l'infini, ne peuvent pas se couper. Et pourtant, avec cette contradiction, et avec d'autres bien plus violentes encore, elles obtiennent des résultats non seulement justes, mais encore tout à fait inaccessibles aux mathématiques inférieures.

Mais celles-ci déjà fourmillent de contradictions. C'est, par exemple, une contradiction qu'une racine de  $A$  doit être une puissance de  $A$ , et pourtant  $A^{1/2} = A$ . C'est une contradiction qu'une grandeur négative doit être le carré de quelque chose, car toute grandeur négative multipliée par elle-même donne un carré positif. La racine carrée de  $-1$  n'est donc pas seulement une contradiction, mais même une contradiction absurde, un non-sens réel. Et pourtant, dans beaucoup de cas,  $\sqrt{-1}$  est le résultat nécessaire d'opérations mathématiques exactes; bien plus, où en seraient les mathématiques, tant inférieures que supérieures, s'il leur était interdit d'opérer avec  $\sqrt{-1}$  ?

Les mathématiques elles-mêmes abordent le domaine de la dialectique en traitant des grandeurs variables, et il est caractéristique que ce soit un philosophe dialecticien, Descartes, qui y ait introduit ce progrès. Ce que la mathématique des grandeurs variables est à celle des grandeurs invariables, la pensée dialectique l'est après tout par rapport à la pensée métaphysique. Ce qui n'empêche aucunement la grande masse des mathématiciens de ne reconnaître la dialectique que dans le domaine des mathématiques, et bon nombre d'entre eux de se servir des méthodes obtenues par la voie dialectique pour continuer à opérer tout à fait selon la vieille manière bornée de la métaphysique.

Entrer dans plus de détails sur l'antagonisme de forces de M. Dühring et son schéma antagoniste de l'univers ne serait possible que s'il nous avait donné sur ce thème autre chose ... que la simple *phrase*. Cela fait, on ne nous présente pas une seule fois cet antagonisme en action ni dans le schéma de l'univers, ni dans la philosophie de la nature, et c'est le meilleur aveu que M. Dühring ne sait absolument pas qu'entreprendre de positif avec cette "forme fondamentale de toutes actions dans l'existence du monde et des êtres qui le composent". En effet, lorsqu'on a ravalé la "doctrine de l'Être" de Hegel jusqu'à cette platitude de forces qui se meuvent en direction opposée, mais non pas en des contradictions, le mieux qu'on a certes à faire, c'est d'é luder toute application de ce lieu commun.

Le second point qui permet à M. Dühring de donner libre cours à sa colère antidialectique, c'est *Le Capital* de Marx qui le lui offre.

*"Manque de logique naturelle et intelligible, par lequel se distinguent les contorsions de l'imbroglio dialectique et ses arabesques d'idées ... A la partie actuellement publiée, on est déjà obligé d'appliquer le principe que d'un certain point de vue et aussi d'une manière générale [!] selon un préjugé philosophique connu, il faut chercher tout dans n'importe quoi et n'importe quoi dans tout, et que, en conséquence de cette mixture et caricature d'idées, finalement tout est un."*

Cette vue pénétrante qu'il a du préjugé philosophique bien connu, permet donc aussi à M. Dühring de prédire avec certitude ce que sera la "fin" de la philosophie économique de Marx, partant ce que sera le contenu des volumes suivants du *Capital*, exactement sept lignes après avoir déclaré que

*"vraiment on ne peut pas prévoir ce qui, à parler en homme et en Allemand, doit pour de bon venir encore dans les deux [derniers] volumes."*

Cependant, ce n'est pas la première fois que les œuvres de M. Dühring se manifestent à nous comme appartenant aux "choses" dans lesquelles "le contradictoire se rencontre objectivement présent, et pour ainsi dire en chair et en os". Ce qui ne l'empêche aucunement de poursuivre sur un ton triomphal :

*"Pourtant, il est à prévoir que la saine logique triomphera de sa caricature ... Les grands airs et les cachotteries dialectiques ne donneront à aucune personne à qui il reste un peu de jugement sain, la tentation de s'engager ... dans ces difformités de pensée et de style. Avec le dépérissement des derniers restes des sottises dialectiques, ce moyen de faire des dupes ... perdra ... son influence trompeuse et personne ne croira plus qu'il faut se tourmenter pour dépister une sagesse, là où, une fois épuré, le noyau de ces choses embrouillées ne fait apparaître dans le meilleur cas que les éléments de théories courantes, quand encore ce ne sont pas des lieux communs ... I est tout à fait impossible de rendre les contorsions [de Marx] en fonction de la doctrine du Logos sans prostituer la saine logique."*

La méthode de Marx consisterait à "régler des miracles dialectiques pour ses fidèles", etc.

Ici, il ne s'agit encore nullement de l'exactitude ou de l'inexactitude des résultats économiques des études de Marx, mais seulement de la méthode dialectique appliquée par Marx. Mais une chose est certaine : la plupart des lecteurs du *Capital* n'apprendront que maintenant, et par M. Dühring, ce qu'ils ont lu en réalité. Et parmi eux M. Dühring lui-même, qui, en 1867 (*Ergänzungsblätter III, Heft 3*)<sup>1</sup>, était encore capable d'exposer le contenu du livre d'une façon relativement rationnelle pour un penseur de son calibre, sans être obligé de traduire d'abord en langage Dühring les développements de Marx, comme il déclare maintenant que c'est indispensable. S'il commit dès ce temps la bévue d'identifier la dialectique de Marx avec celle de Hegel, il n'avait cependant pas encore perdu tout à fait la faculté de distinguer entre la méthode et les résultats qu'elle permet d'obtenir, et de comprendre que ce n'est pas réfuter ceux-ci dans le détail que d'éreinter celle-là dans l'ensemble.

La déclaration la plus étonnante de M. Dühring est en tout cas celle-ci : que pour le point de vue de Marx, "en fin de compte tout est un"; que donc pour Marx, par exemple, capitalistes et salariés, modes de production féodal, capitaliste et

<sup>1</sup> L'article de Dühring sur *Le Capital* de Marx parut en 1867 dans *Ergänzungsblätter zur Kenntnis der Gegenwart*, vol. 3, cahier 3, pp. 182-186.

socialiste, “ c'est tout un ”; qu'à la fin, sans doute, Marx et M. Dühring sont “ tout un ”. Pour expliquer la possibilité d'extravagances aussi niaises, il ne reste qu'à admettre que le seul mot de dialectique plonge M. Dühring dans un état d'irresponsabilité où, par suite d'une certaine caricature et mixture d'idées, en fin de compte, ce qu'il dit et ce qu'il fait, “ c'est tout un ”.

Nous avons ici un échantillon de ce que M. Dühring appelle “ ma façon de grand style d'écrire l'histoire ”, ou encore

*“ le procédé sommaire qui règle leur compte au genre et au type sans condescendre à honorer d'une dénonciation de l'erreur dans le détail micrologique ce qu'un Hume appelait la plèbe des savants; ce procédé d'un style plus élevé et plus noble est seul compatible avec les intérêts de la pleine vérité et les devoirs que l'on a envers le public non initié. ”*

La peinture historique de grand style et le fait de régler sommairement leur compte au genre et au type sont, en effet, très commodes pour M. Dühring, puisque cela lui permet de négliger comme micrologiques tous les faits déterminés, de les poser comme égaux à zéro, et, au lieu de faire une démonstration, de s'en tenir à des formules générales, d'affirmer et d'écraser tout simplement de ses foudres. Un avantage supplémentaire est de n'offrir aucun point d'appui effectif à l'adversaire, et ainsi de ne lui laisser à peu près aucune autre possibilité de réponse que de se lancer également dans des affirmations de grand style et sommaires, de se répandre en formules générales et, en fin de compte, de foudroyer à son tour M. Dühring, bref, comme on dit, de lui renvoyer la balle, ce qui n'est pas du goût de tout le monde. Voilà pourquoi nous devons savoir gré à M. Dühring de ce qu'exceptionnellement, il abandonne le style élevé et noble pour nous donner au moins deux exemples de la damnable doctrine du Logos selon Marx.

*“ Quel comique n'y a-t-il pas, par exemple, à évoquer l'idée nébuleuse et confuse de Hegel selon laquelle la quantité se change en qualité, d'où il résulte qu'une avance, quand elle atteint une certaine limite, devient capital par ce simple accroissement quantitatif ! ”*

Il faut reconnaître que, dans cette présentation “ épurée ” par M. Dühring, la chose prend un aspect assez curieux. Voyons donc quelle mine elle a chez Marx dans l'original. A la page 313 (2<sup>e</sup> édition du *Capital*)<sup>1</sup>, Marx tire, de l'étude qui précède sur le capital constant, le capital variable et la plus-value, la conclusion que

*“ toute somme de valeur ou de monnaie ne peut pas être transformée en capital. Cette transformation ne peut s'opérer sans qu'un minimum d'argent ou de valeur d'échange se trouve entre les mains du postulant à la dignité capitaliste. ”*

Il prend alors pour exemple le cas d'un ouvrier d'une branche quelconque de l'industrie qui travaille huit heures par jour pour lui-même, c'est-à-dire pour produire la valeur de son salaire, et les quatre heures qui suivent pour le capitaliste, pour produire la plus-value qui tombe immédiatement dans les poches de celui-ci. Il faut dès lors que quelqu'un dispose d'une somme de valeur lui permettant de pourvoir deux ouvriers de matière première, de moyens de travail et de salaire, s'il veut empocher chaque jour assez de plus-value pour pouvoir en vivre aussi bien que vit l'un de ses ouvriers. Et comme la production capitaliste a pour but non seulement le simple entretien de la vie, mais l'augmentation de la richesse, notre homme avec ses deux ouvriers ne serait toujours pas un capitaliste. Pour vivre deux fois mieux qu'un ouvrier ordinaire et retrasformer la moitié de la plus-value produite en capital, il faudrait qu'il puisse employer huit ouvriers, donc posséder déjà quatre fois la somme de valeur admise plus haut. C'est seulement par la suite, et au milieu d'autres développements destinés à éclairer et à fonder le fait que n'importe quelle petite somme de valeur n'est pas suffisante pour se transformer en capital, mais que, pour cette transformation, chaque période de développement et chaque branche d'industrie ont leur limite minima déterminée, que Marx remarque :

*“ Ici, comme dans les sciences naturelles, se confirme la loi constatée par Hegel dans sa Logique, loi d'après laquelle de simples changements dans la quantité, parvenus à certain degré, amènent des différences dans la qualité<sup>2</sup>. ”*

Et, maintenant, admirez le style élevé et noble grâce auquel M. Dühring fait dire à Marx le contraire de ce qu'il a dit. Marx dit : Le fait qu'une somme de valeur ne peut se transformer en capital que dès qu'elle a atteint une grandeur minima, différente selon les circonstances, mais déterminée dans chaque cas particulier, - ce fait est une *preuve de l'exactitude* de la loi de Hegel. M. Dühring lui fait dire : *Parce que*, selon la loi de Hegel, la quantité se change en qualité, “ il résulte de là qu'une avance, quand elle atteint une certaine limite ... devient capital”. Donc exactement le contraire.

Cette coutume de faire des citations fausses “ dans l'intérêt de la pleine vérité ” et “ des devoirs qu'on a envers le public non initié”, nous est déjà familière depuis que nous avons vu comment M. Dühring traite l'affaire Darwin. Elle apparaît de plus en plus comme une nécessité interne de la philosophie du réel, et voilà certes un “ procédé très sommaire ”. Sans parler du fait que M. Dühring fait comme si Marx parlait d'une “avance” quelconque, alors qu'il s'agit ici seulement de l'avance opérée en matières premières, en moyens de travail et en salaires; et que de cette manière, M. Dühring arrive à faire dire à Marx un pur non-sens. Après quoi, il a le front de trouver *comique* le non-sens qu'il a fabriqué lui-même; de même qu'il s'était confectionné un Darwin de fantaisie pour faire sur lui l'épreuve de ses forces, de même il se donne ici un Marx de fantaisie. “ Manière de grand style d'écrire l'histoire”, en effet !

Nous avons déjà vu plus haut, dans le schéma de l'univers, qu'avec cette ligne nodale hégélienne de rapports de mesure, où à certains points du changement quantitatif il se produit brusquement une conversion qualitative, il était déjà

<sup>1</sup> *Le Capital*, livre I, tome I, p. 301, E. S., 1971.

<sup>2</sup> *Le Capital*, livre 1, tome I, p. 302, E. S., 1971.

arrivé à M. Dühring un petit malheur : dans une heure de faiblesse, il l'avait reconnue et appliquée lui-même. Nous avons donné là un des exemples les plus connus : celui de la transformation des états d'agrégation de l'eau qui, sous pression atmosphérique normale, à 0 °C, passe de l'état liquide à l'état solide et à 100 °C, de l'état liquide à l'état gazeux, en sorte qu'à ces deux tournants, le changement purement quantitatif de la température entraîne un état de l'eau qualitativement changé.

Nous aurions pu tirer encore de la nature ou de la société humaine des centaines de faits semblables pour prouver cette loi. C'est ainsi que, dans *Le Capital* de Marx, toute la quatrième section (production de la plus-value relative dans le domaine de la coopération, de la division du travail et de la manufacture, du machinisme et de la grande industrie) traite d'innombrables cas où une transformation quantitative change la qualité des choses et de même, une transformation qualitative leur quantité; où donc, pour employer l'expression si haïe de M. Dühring, la quantité se convertit en qualité et inversement. Citons, par exemple, le fait que la coopération de beaucoup d'individus, la fusion de beaucoup de forces en une force combinée engendre, pour parler comme Marx, "une nouvelle force potentiée" qui est essentiellement différente de la somme de ses forces composantes.

Dans le même passage tourné par M. Dühring en son contraire dans l'intérêt de la pleine vérité, Marx avait, en outre, fait cette remarque :

*"La théorie moléculaire de la chimie moderne, développée scientifiquement pour la première fois par Laurent et Gerhardt, a pour base cette loi<sup>1</sup>."*

Mais qu'importait à M. Dühring ? Ne savait-il pas que :

*"Les éléments de culture éminemment modernes du mode de pensée scientifique manquent précisément là où, comme chez M. Marx et son rival Lassalle, la demi-science et un peu de philosophaillerie constituent le mince bagage d'une parade savante",*

tandis que chez M. Dühring, il y a à la base "les principaux faits établis par la science exacte en mécanique, physique, chimie", etc. - Comment, nous l'avons vu ! Mais afin de mettre les tiers aussi en état de juger, nous examinerons d'un peu plus près l'exemple cité par Marx dans sa note.

Il s'agit ici, en effet, des séries homologues de combinaisons du carbone, dont on connaît déjà un grand nombre et dont chacune a sa propre formule algébrique de composition. Si, par exemple, comme cela se fait en chimie, nous exprimons un atome de carbone par C, un atome d'hydrogène par H, un atome d'oxygène par O, et le nombre des atomes de carbone contenus dans chaque combinaison par n, nous pouvons représenter ainsi les formules moléculaires pour quelques-unes de ces séries.

$C_nH_{(2n+2)}$  - Série des paraffines normales.

$C_nH_{(2n+2)}O$  - Série des alcools primaires.

$C_nH_{2n}O_2$  - Série des acides gras monobasiques.

Prenons comme exemple la dernière de ces séries et posons successivement  $n = 1$ ,  $n = 2$ ,  $n = 3$ , etc., nous obtenons les résultats suivants (sans tenir compte des isomères) :

$CH_2O_2$  - acide formique - point d'ébullition 100°; point de fusion 1°.

$C_2H_4O_2$  - acide acétique - point d'ébullition 118°; point de fusion 17°.

$C_3H_6O_2$  - acide propionique - point d'ébullition 140°; point de fusion - -.

$C_4H_8O_2$  - acide butyrique - point d'ébullition 162°; point de fusion - -.

$C_5H_{10}O_2$  - acide valérianique - point d'ébullition 175°; point de fusion - -.

etc., jusqu'à  $C_{30}H_{60}O_2$ , acide mélissique, qui ne fond qu'à 80° et qui n'a pas de point d'ébullition, car il ne peut pas se volatiliser sans se décomposer.

Nous voyons donc ici toute une série de corps qualitativement différents formés par simple addition quantitative des éléments, et cela toujours dans le même rapport. Ce fait apparaît de la façon la plus nette là où tous les éléments de la combinaison changent de quantité dans un rapport égal; ainsi, pour les paraffines normales  $C_nH_{2n+2}$  : la moins élevée est le méthane  $CH_4$ , un gaz; la plus élevée qu'on connaisse, l'hexadécane  $C_{16}H_{34}$ , corps solide formant des cristaux incolores qui fond à 21° et ne bout qu'à 278°. Dans les deux séries, tout membre nouveau se constitue par addition de  $CH_2$ , d'un atome de carbone et de deux atomes d'hydrogène, à la formule moléculaire du membre précédent, et ce changement quantitatif de la formule moléculaire produit chaque fois un corps qualitativement différent,

Mais ces séries-là ne sont qu'un exemple particulièrement palpable; presque partout en chimie, et déjà avec les divers oxydes de l'azote ou les divers oxyacides du phosphore ou du soufre, on peut voir comment "la quantité se convertit en qualité" et comment cette soi-disant idée nébuleuse et confuse de Hegel se rencontre pour ainsi dire en chair et en os dans les choses et les processus, sans que personne, cependant, ne reste confus et nébuleux hormis M. Dühring. Et si Marx est le premier qui ait attiré l'attention sur ce point, et si M. Dühring lit cette indication sans même la comprendre (car autrement il n'aurait certainement pas laissé passer ce forfait inouï), cela suffit pour mettre en évidence, sans même jeter un regard en arrière sur la glorieuse philosophie de la nature de Dühring, à qui manquent "les éléments de culture éminemment modernes du mode de pensée scientifique", à Marx ou à M. Dühring, et à qui manque la connaissance des "principaux faits établis... par la chimie".

<sup>1</sup> *Le Capital*, livre I, tome 1, p. 302, note 2, E. S., 1971.

---

Pour finir, nous invoquerons encore un témoin en faveur de la conversion de la quantité en qualité : Napoléon. Voici comment il décrit le combat de la cavalerie française mal montée, mais disciplinée, contre les Mameluks, incontestablement la cavalerie de ce temps la meilleure pour le combat singulier, mais sans discipline :

*“ Deux Mameluks étaient absolument supérieurs à trois Français; 100 Mameluks et 100 Français se valaient; 300 Français étaient habituellement supérieurs à 300 Mameluks; 1.000 Français culbutaient toujours 1.500 Mameluks<sup>1</sup>. ”*

Exactement comme, chez Marx, une grandeur minimum déterminée, quoique variable, de la somme de valeur d'échange était nécessaire pour que fût possible sa transformation en capital, de même, chez Napoléon, un détachement de cavalerie d'une grandeur minima déterminée était nécessaire pour que la force de la discipline, qui reposait sur l'ordre fermé et l'utilisation méthodique, pût se manifester et grandir jusqu'à triompher même de masses plus grandes de cavaliers irréguliers mieux montés, plus habiles à cheval et au combat et au moins tout aussi courageux. Mais qu'est-ce que cela prouve contre M. Dühring ? Est-ce que Napoléon n'a pas lamentablement succombé dans sa lutte contre l'Europe ? N'a-t-il pas subi défaite sur défaite ? Et pourquoi ? Uniquement pour avoir introduit l'idée nébuleuse et confuse de Hegel dans la tactique de la cavalerie !

---

<sup>1</sup> Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, tome I, écrit par le général comte de Montholon, Paris, 1823, p. 262.



### Chapitre XIII : DIALECTIQUE NÉGATION DE LA NÉGATION

“ Cette esquisse historique [la genèse de l'accumulation dite primitive du capital en Angleterre] est encore ce qu'il y a relativement de meilleur dans le livre de Marx, et elle serait meilleure encore, si, en plus de la béquille érudite, elle ne s'appuyait pas aussi sur la béquille dialectique. En effet, en l'absence de moyens meilleurs et plus clairs, c'est la négation de la négation selon Hegel qui doit ici faire office de sage-femme et accoucher l'avenir du sein du passé. La suppression de la propriété individuelle qui s'est accomplie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle de la manière indiquée, est la première négation. Elle sera suivie d'une seconde, qui se caractérise comme négation de la négation et par suite comme restauration de la “ propriété individuelle ”, mais sous une forme plus haute, fondée sur la possession en commun du sol et des moyens de travail. Si cette nouvelle “ propriété individuelle ” a été aussi appelée chez M. Marx “ propriété sociale”, c'est bien là qu'apparaît l'unité supérieure de Hegel, dans laquelle la contradiction doit être levée, c'est-à-dire, pour suivre le jeu de mots, aussi bien surmontée que conservée ... L'expropriation des expropriateurs est donc le résultat pour ainsi dire automatique de la réalité historique dans ses rapports extérieurs et matériels ... Sur la foi de fariboles hégéliennes, comme la négation de la négation en est une, il serait difficile pour un homme réfléchi de se laisser convaincre de la nécessité de la mise en commun du sol et du capital ... La nébuleuse ambiguïté des idées de Marx ne surprendra d'ailleurs pas celui qui sait comment on peut joliment raisonner avec la dialectique hégélienne pour base scientifique, ou plutôt ce qui doit nécessairement en sortir comme déraison. Pour celui qui ne connaît rien à ces tours, il faut remarquer expressément que chez Hegel la première négation est le concept du péché originel selon le catéchisme et la seconde celle d'une unité plus haute conduisant à la rédemption. Ce n'est tout de même pas sur cette drôle d'analogie empruntée au domaine de la religion qu'on devrait fonder la logique des faits... M. Marx reste l'âme sereine dans l'univers nébuleux de sa propriété à la fois individuelle et sociale et laisse à ses adeptes le soin de résoudre eux-mêmes la profonde énigme dialectique. ”

Voilà comme parle M. Dühring.

Donc, Marx ne peut prouver la nécessité de la révolution sociale, de l'établissement d'une société reposant sur la propriété commune de la terre et des moyens de production créés par le travail autrement que par l'appel à la négation de la négation selon Hegel; et en fondant sa théorie socialiste sur cette drôle d'analogie empruntée à la religion, il en arrive à ce résultat que dans la société future régnera une propriété à la fois individuelle et sociale comme unité hégélienne supérieure de la contradiction levée.

Laissons-là pour commencer la négation de la négation et examinons la “ propriété à la fois individuelle et sociale ”. M. Dühring la caractérise comme un “ univers nébuleux ” et il est remarquable que, sur ce point, il ait vraiment raison. Ce n'est malheureusement pas Marx qui se trouve dans cet univers nébuleux, mais de nouveau M. Dühring en personne. En effet, de même que, plus haut déjà il pouvait, grâce à son habileté dans la méthode hégélienne du “ délire ”, établir sans peine ce que devaient forcément contenir les volumes encore inachevés du *Capital*, il peut ici aussi corriger sans grande peine Marx d'après Hegel en lui prêtant une unité supérieure de la propriété dont Marx n'a pas dit un mot.

Marx dit :

“ C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée du travailleur, mais sa propriété individuelle, fondée sur les acquêts de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol. Pour transformer la propriété privée et morcelée, objet du travail individuel, en propriété capitaliste, il a naturellement fallu plus de temps, d'efforts et de peines que n'en exigera la métamorphose en propriété sociale de la propriété capitaliste qui, de fait, repose déjà sur un mode de production collectif<sup>1</sup>. ”

C'est tout. La situation établie par l'expropriation des expropriateurs est donc désignée comme le rétablissement de la propriété individuelle, mais sur la base de la propriété sociale de la terre et des moyens de production produits par le travail lui-même. Pour quiconque sait comprendre, cela signifie que la propriété sociale s'étend à la terre et aux autres moyens de production et la propriété individuelle aux produits, donc aux objets de consommation. Et afin de rendre la chose accessible même à des enfants de six ans, Marx suppose à la page 56

“ une réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social<sup>2</sup> ”;

donc une union organisée de façon socialiste, et il dit :

“ Le produit total des travailleurs unis est un produit social. Une partie sert de nouveau comme moyen de production et reste sociale, mais l'autre partie est consommée et, par conséquent, doit se répartir entre tous. ”

Voilà pourtant qui est assez clair, même pour le cerveau hégélianisé de M. Dühring.

La propriété à la fois individuelle et sociale, cette création équivoque et confuse, cette déraison qui résulte obligatoirement de la dialectique de Hegel, cet univers nébuleux, cette profonde énigme dialectique que Marx laisse à ses adeptes le soin de résoudre, représente, derechef, une libre création et imagination de M. Dühring. Marx, en tant que soi-disant hégélien, est obligé de fournir comme résultat de la négation de la négation une unité supérieure véritable, et comme il ne le fait pas au goût de M. Dühring, celui-ci doit derechef donner dans le style élevé et noble et, dans l'intérêt de la pleine vérité, faire dire à Marx des choses qui sont la fabrication hautement personnelle de M. Dühring. Un homme qui est aussi

<sup>1</sup> *Le Capital*, livre I, tome III, p. 205, E. S., 1969.

<sup>2</sup> *Le Capital*, livre I, tome I, p. 90, E. S., 1971.

totalem ent incapable de faire une citation exacte, fût-ce par exception, peut bien s'abandonner à l'indignation morale vis-à-vis des "chinoiseries d'érudition" d'autres gens qui, sans exception, font des citations exactes, mais par là précisément "cachent mal leur manque de vues pénétrantes sur l'ensemble d'idées de chacun des auteurs qu'ils citent". M. Dühring a raison. Vive la peinture historique de grand style !

Jusqu'ici nous sommes partis de l'hypothèse que l'opiniâtre pratique des citations fausses propre à M. Dühring était du moins de bonne foi et reposait soit sur une incapacité totale de compréhension, soit encore sur un usage particulier à la peinture historique de grand style, quoique qualifié ordinairement de nonchalant, l'usage de citer de mémoire. Mais il semble que nous soyons arrivés au point où chez M. Dühring aussi la quantité se convertit en qualité. Car si nous réfléchissons que premièrement le passage de Marx est en soi parfaitement clair et qu'en plus il est complété par un autre passage du même livre qui ne prête absolument à aucun malentendu; que, deuxièmement, ni dans la critique du *Capital* citée plus haut qui se trouve dans les *Ergänzungsblätter*, ni dans celle que contient la première édition de *l'Histoire critique*, M. Dühring n'avait découvert ce monstre de la "propriété à la fois individuelle et sociale", mais qu'il l'a trouvé seulement dans la deuxième édition, c'est-à-dire à la troisième lecture; que dans cette deuxième édition remaniée dans le sens socialiste, M. Dühring avait besoin de faire dire à Marx les plus grandes bêtises possibles sur l'organisation future de la société pour pouvoir en revanche présenter d'un ton d'autant plus triomphal, - et c'est ce qu'il fait aussi, - "la commune économique, dont j'ai fait l'esquisse économique et juridique dans mon Cours", - si l'on réfléchit à tout cela, une seule conclusion s'impose : M. Dühring nous force presque ici à admettre qu'il avait le propos délibéré de "salutairement étendre" la pensée de Marx, - salutairement pour M. Dühring.

Quel rôle joue chez Marx la négation de la négation ? A la page 791 et sq.<sup>1</sup>, il rassemble les conclusions de l'étude économique et historique de l'accumulation dite primitive du capital, étude qui occupe les 50 pages précédentes. Avant l'ère capitaliste existait, en Angleterre tout au moins, la petite entreprise, ayant pour base la propriété privée de l'ouvrier sur ses moyens de production. L'accumulation dite primitive du capital a consisté ici dans l'expropriation de ces producteurs immédiats, c'est-à-dire dans la dissolution de la propriété privée reposant sur le travail personnel. Si cela fut possible, c'est que la petite entreprise en question n'est compatible qu'avec des limites naturelles et étroites de la production et de la société et que donc, à un certain niveau, elle met au monde les moyens matériels de son propre anéantissement. Cet anéantissement, la transformation des moyens de production individuels et dispersés en moyens concentrés socialement, forme la préhistoire du capital. Dès que les ouvriers sont transformés en prolétaires et leurs conditions de travail en capital, dès que le mode de production capitaliste tient debout, la socialisation ultérieure du travail et la transformation ultérieure de la terre et autres moyens de production, donc l'expropriation ultérieure des propriétaires privés, prennent une forme nouvelle.

*"Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés. Cette expropriation s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste, lesquelles aboutissent à la concentration des capitaux. Corrélativement à cette concentration, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit, se développent sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, l'exploitation de la terre avec méthode et ensemble, la transformation de l'outil en instruments puissants seulement par l'usage en commun, partant l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste. A mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent bus les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés<sup>2</sup>."*

Et, maintenant, je demande au lecteur : Où sont les contorsions et les arabesques intellectuelles de l'imbroglie dialectique, où est la mixture et caricature d'idées d'où il résulte finalement que tout est un, où sont les miracles dialectiques pour les croyants, où les cachotteries dialectiques et les contorsions en fonction de la doctrine hégélienne du Logos, sans lesquels Marx, d'après M. Dühring, n'arrive pas à mettre sur pied son développement ? Marx démontre simplement par l'histoire, et ici résume brièvement, les faits que voici : de même qu'autrefois la petite entreprise par son évolution a nécessairement engendré les conditions de son anéantissement, c'est-à-dire de l'expropriation des petits propriétaires, de même aujourd'hui le mode de production capitaliste a engendré également lui-même les conditions matérielles qui le feront nécessairement périr. Le processus est un processus historique, et s'il est en même temps dialectique, ce n'est pas la faute de Marx, si contrairement que cela soit pour M. Dühring.

C'est seulement après avoir fini sa démonstration économique et historique que Marx continue :

*"L'appropriation capitaliste, conforme au mode de production capitaliste, constitue la première négation de cette propriété privée qui n'est que le corollaire du travail indépendant et individuel. Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature. C'est la négation de la négation",*

<sup>1</sup> *Le Capital*, livre I, tome III, p. 203 et suivantes, E. S., 1969.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 204-205.

etc., voir la citation plus haut.

Donc, en caractérisant le processus comme négation de la négation, Marx ne pense pas à en démontrer par là la nécessité historique. Au contraire : c'est avoir démontré par l'histoire comment, en fait, le processus en partie s'est réalisé, en partie doit forcément se réaliser encore, que Marx le désigne, en outre, comme un processus qui s'accomplit selon une loi dialectique déterminée. C'est tout. Nous avons donc affaire derechef à une supposition gratuite de M. Dühring quand il prétend que la négation de la négation doit faire ici office de sage-femme en accouchant le futur du sein du passé, ou que Marx nous demande de faire crédit à la négation pour nous laisser convaincre que la communauté du sol et du capital (laquelle est elle-même une contradiction en chair et en os de M. Dühring) est une nécessité.

C'est déjà un manque total d'intelligence de la nature de la dialectique, que de la tenir, comme fait M. Dühring, pour un instrument de pure démonstration, à la façon dont on peut se faire une idée bornée, disons de la logique formelle ou des mathématiques élémentaires. Même la logique formelle est avant tout une méthode pour trouver des résultats nouveaux, pour progresser du connu à l'inconnu, et cela est vrai, mais dans un sens bien plus élevé encore, de la dialectique qui, en outre, en brisant l'horizon étroit de la logique, contient le germe d'une vue plus vaste du monde. On trouve le même rapport en mathématiques. Les mathématiques élémentaires, les mathématiques des grandeurs constantes, se meuvent, du moins dans l'ensemble, à l'intérieur des limites de la logique formelle; les mathématiques des grandeurs variables, dont le calcul infinitésimal forme la partie la plus importante, ne sont essentiellement que l'application de la dialectique à des rapports mathématiques. La pure démonstration passe ici décidément à l'arrière-plan, en comparaison des multiples applications de la méthode à de nouveaux domaines de recherche. Mais presque toutes les démonstrations des mathématiques supérieures, dès les premières démonstrations du calcul différentiel, sont, à strictement parler, fausses du point de vue des mathématiques élémentaires. Il ne peut en être autrement, dès que, comme c'est ici le cas, l'on veut démontrer au moyen de la logique formelle les résultats obtenus sur le plan de la dialectique. Vouloir, à l'usage d'un métaphysicien endurci comme M. Dühring, démontrer quoi que ce soit au moyen de la seule dialectique serait peine perdue, comme c'était peine perdue pour Leibniz et ses disciples de vouloir démontrer les principes du calcul infinitésimal aux mathématiciens de leur temps. La différentielle provoquait chez eux les mêmes convulsions que chez M. Dühring la négation de la négation, dans laquelle, comme nous le verrons, la différentielle joue d'ailleurs aussi un rôle. Ces messieurs, dans la mesure où ils n'étaient pas morts entre temps, ont fini par céder en rechignant, non qu'ils fussent convaincus, mais parce que les résultats étaient toujours justes. M. Dühring n'est parvenu, il le dit lui-même, qu'à la quarantaine, et s'il atteint le grand âge que nous lui souhaitons, il peut aussi lui arriver la même aventure.

Mais qu'est-ce donc que cette terrible négation de la négation qui gâche à ce point l'existence de M. Dühring et qui joue chez lui le même rôle du crime impardonnable que le péché contre le Saint-Esprit dans le christianisme ? - Une procédure très simple, qui s'accomplit en tous lieux et tous les jours, que tout enfant peut comprendre, dès qu'on élimine le fatras mystérieux sous lequel la vieille philosophie idéaliste la dissimulait et sous lequel des métaphysiciens incurables de la trempe de M. Dühring continuent à avoir intérêt à la cacher. Prenons un grain d'orge. Des milliards de grains d'orge semblables sont moulus, cuits et brassés, puis consommés. Mais si un grain d'orge de ce genre trouve les conditions qui lui sont normales, s'il tombe sur un terrain favorable, une transformation spécifique s'opère en lui sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, il germe : le grain disparaît en tant que tel, il est nié, remplacé par la plante née de lui, négation du grain. Mais quelle est la carrière normale de cette plante ? Elle croît, fleurit, se féconde et produit en fin de compte de nouveaux grains d'orge, et aussitôt que ceux-ci sont mûrs, la tige dépérit, elle est niée pour sa part. Comme résultat de cette négation de la négation, nous avons derechef le grain d'orge du début, non pas simple, mais en nombre dix, vingt, trente fois plus grand. Les espèces de céréales changent avec une extrême lenteur et ainsi l'orge d'aujourd'hui reste sensiblement semblable à celle d'il y a cent ans. Mais prenons une plante d'ornement plastique, par exemple un dahlia ou une orchidée; traitons la semence et la plante qui en naît avec l'art de l'horticulteur : nous obtiendrons comme résultat de cette négation de la négation non seulement davantage de semence, mais aussi une semence qualitativement meilleure, qui donne de plus belles fleurs, et toute répétition de ce processus, toute nouvelle négation de la négation renforce ce perfectionnement. - Ce processus s'accomplit, de même que pour les grains d'orge, pour la plupart des insectes, par exemple les papillons. Ils naissent de l'œuf par négation de l'œuf, accomplissent leurs métamorphoses jusqu'à la maturité sexuelle, s'accouplent et sont niés à leur tour, du fait qu'ils meurent, dès que le processus d'accouplement est achevé et que la femelle a pondu ses nombreux œufs. Que chez d'autres plantes et d'autres animaux le processus ne se déroule pas avec cette simplicité, qu'ils ne produisent pas une seule fois, mais plusieurs fois, des semences, des œufs ou des petits avant de dépérir, cela ne nous importe pas pour l'instant; nous voulons seulement démontrer ici que la négation de la négation *se présente réellement* dans les deux règnes du monde organique. En outre, toute la géologie est une série de négations niées, une série de destructions successives de formations minérales anciennes et de sédimentations de formations nouvelles. Tout d'abord, la croûte terrestre primitive résultant du refroidissement de la masse fluide se morcelle sous l'action des océans, de la météorologie et de la chimie atmosphérique et ces masses concassées se déposent en couches sur le fond de la mer. Des soulèvements locaux du fond océanique au-dessus du niveau de la mer exposent de nouveau des parties de cette première stratification aux effets de la pluie, de la température changeante avec les saisons, de l'oxygène et de l'acide carbonique de l'atmosphère; ces mêmes influences agissent sur les masses rocheuses d'abord en fusion, puis refroidies, qui, sorties de l'intérieur de la terre, ont traversé les couches successives. Ainsi, pendant des millions de siècles des couches nouvelles ne cessent de se former, d'être détruites pour la plus grande partie et de servir derechef à la formation de couches nouvelles. Mais le résultat est très positif : production d'un sol où se mêlent les éléments chimiques les plus différents dans un état de concassage mécanique qui permet la végétation la plus massive et la plus variée.

Il en va de même en mathématiques. Prenons une grandeur algébrique quelconque, par exemple  $a$ . Nions-la, nous avons  $-a$ . Nions cette négation en multipliant  $-a$  par  $-a$ , nous avons  $+a^2$ , c'est-à-dire la grandeur positive primitive, mais à un degré supérieur, à la seconde puissance. Ici non plus, il n'importe pas que nous puissions obtenir le même  $a^2$  en



multipliant le  $a$  positif par lui-même pour parvenir aussi à  $a^2$ . Car la négation niée est si ancrée dans  $a^2$  qu'il a dans tous les cas deux racines carrées, soit  $a$  et  $-a$ . Et cette impossibilité de se débarrasser de la négation niée, de la racine négative contenue dans le carré prend une signification très sensible dès les équations du second degré. - La négation de la négation apparaît d'une façon plus frappante encore dans l'analyse supérieure, dans ces additions "de grandeurs infiniment petites" que M. Dühring déclare lui-même être les opérations les plus élevées des mathématiques et que dans le langage ordinaire on appelle calcul différentiel et intégral. Comment s'opèrent ces sortes de calculs ? J'ai, par exemple, dans un problème déterminé deux grandeurs variables  $x$  et  $y$  dont l'une ne peut pas varier sans que l'autre varie aussi dans un rapport déterminé pour chaque cas. Je différencie  $x$  et  $y$ , c'est-à-dire je suppose  $x$  et  $y$  si infiniment petits qu'ils disparaissent par rapport à n'importe quelle grandeur réelle si petite soit-elle, qu'il ne reste rien d'autre d' $x$  et d' $y$  que leur rapport réciproque, mais sans aucune base pour ainsi dire matérielle, un rapport quantitatif sans aucune quantité;  $dy/dx$ , le rapport des deux différentielles de  $x$  et  $y$ , est donc  $= 0/0$ , mais  $0/0$  posé comme expression de  $y/x$ . Je ne mentionne qu'en passant le fait que ce rapport entre deux grandeurs disparues, l'instant de leur disparition promu à la fixité est une contradiction; mais cela ne nous trouble pas plus que les mathématiques dans l'ensemble n'en ont été troublées depuis près de deux cents ans<sup>1</sup>. Qu'ai-je donc fait d'autre, sinon de nier  $x$  et  $y$ , mais non pas nier au point de ne plus m'en soucier, comme nie la métaphysique, mais nier de la manière correspondant au cas donné ? Au lieu de  $x$  et  $y$ , j'ai donc leur négation  $dx$  et  $dy$  dans les formules ou équations qui sont devant moi. Je continue dès lors à calculer avec ces formules, je traite  $dx$  et  $dy$  comme des grandeurs réelles bien que soumises à certaines lois d'exception, et arrivé à un certain point, je nie la négation, c'est-à-dire que j'intègre la formule différentielle, j'obtiens de nouveau à la place de  $dx$  et  $dy$  les grandeurs réelles  $x$  et  $y$ ; mais je ne me retrouve pas disons aussi peu avancé qu'au début : j'ai au contraire résolu le problème sur lequel la géométrie et l'algèbre ordinaires se seraient peut-être cassé les dents.

Il n'en va pas autrement en histoire. Tous les peuples civilisés commencent par la propriété en commun du sol. Chez tous les peuples qui dépassent un certain stade primitif, cette propriété en commun devient, au cours de l'évolution de l'agriculture, une entrave pour la production. Elle est abolie, niée, transformée en propriété privée après des stades intermédiaires plus ou moins longs. Mais à un stade plus élevé du développement de l'agriculture atteint grâce à la propriété privée du sol elle-même, c'est inversement la propriété privée qui devient une entrave pour la production, - comme c'est aujourd'hui le cas aussi bien pour la petite que pour la grande propriété foncière. On voit surgir avec un caractère de nécessité la revendication qui tend à ce qu'elle soit niée également, à ce qu'elle soit retransformée en propriété commune. Mais cette revendication ne signifie pas la restauration de l'ancienne propriété en commun primitive, mais l'établissement d'une forme bien plus élevée et plus développée de propriété collective qui, bien loin de devenir une barrière pour la production sera, au contraire, la première à la libérer de ses entraves et à lui permettre la pleine utilisation des découvertes chimiques et des inventions mécaniques modernes.

Autre exemple encore. La philosophie antique était un matérialisme primitif naturel. En tant que tel, elle était incapable de tirer au net le rapport de la pensée et de la matière. Mais la nécessité d'y voir clair conduisit à la doctrine d'une âme séparable du corps, puis à l'affirmation de l'immortalité de cette âme, enfin au monothéisme. Le matérialisme antique fut donc nié par l'idéalisme. Mais dans le développement ultérieur de la philosophie, l'idéalisme à son tour devint insoutenable et fut nié par le matérialisme moderne. Celui-ci, négation de la négation, n'est pas la simple réinstallation de l'ancien matérialisme, mais ajoute aux fondements persistants de celui-ci tout le contenu de pensée d'une évolution deux fois millénaire de la philosophie et des sciences de la nature, ainsi que de ces deux millénaires d'histoire eux-mêmes. Après tout ce n'est plus une philosophie, mais une simple vue du monde qui n'a pas à faire ses preuves et à se mettre en oeuvre dans une science des sciences à part, mais dans les sciences réelles. La philosophie est donc ici "levée", c'est-à-dire à la fois "surmontée et conservée", surmontée dans sa forme, conservée dans son contenu réel. Où M. Dühring ne voit que "jeux de mots", on trouve donc, en y regardant de plus près, un contenu réel.

Enfin, même la doctrine de l'égalité de Rousseau, dont celle de Dühring n'est qu'une pâle contrefaçon, ne se réalise pas sans que la négation de la négation selon Hegel, - et qui plus est, plus de vingt ans avant la naissance de Hegel, - ne doive faire office de sage-femme. Et bien loin d'en avoir honte, dans sa première présentation elle exhibe, presque avec ostentation, le sceau de sa descendance dialectique. A l'état de nature et de sauvagerie, les hommes étaient égaux; et comme Rousseau tient déjà le langage pour une altération de l'état de nature, il a parfaitement raison d'appliquer l'égalité entre animaux d'une même espèce dans toute l'étendue de cette espèce à ces hommes - animaux récemment classifiés par hypothèse par Haeckel comme *alales*, privés de langage. Mais ces hommes - animaux égaux avaient sur le reste des animaux l'avantage d'une propriété : la perfectibilité, la possibilité d'évoluer ultérieurement<sup>2</sup>; et ce fut la cause de l'inégalité. Rousseau voit donc un progrès dans la naissance de l'inégalité. Mais ce progrès était antagoniste, c'était en même temps un recul.

*"Tous les progrès ultérieurs [au delà de l'état de nature] ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet, vers la décrépitude de l'espèce ... La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution."*

(La transformation de la forêt vierge en terre cultivée, mais aussi l'introduction de la misère et de la servitude au moyen de la propriété.)

<sup>1</sup> C'est la notion de passage à la limite qu'Engels analyse. Alors récemment découverte (Cauchy), elle reste à la base du calcul des dérivées, des intégrales et des séries.

<sup>2</sup> HAECKEL : *Natürliche Schöpfungsgeschichte*... 4e éd., Berlin, 1873, pp. 590-591. L'hypothèse de Haeckel anticipait la découverte en 1894 par Eugène Dubois du *Pithecanthropus erectus*.

*“ Pour le poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le philosophe ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain <sup>1</sup>. ”*

Tout nouveau progrès de la civilisation est, en même temps, un nouveau progrès de l'inégalité. Toutes les institutions que se donne la société née avec la civilisation, tournent à l'encontre de leur but primitif.

*“ Il est incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté et non les asservir<sup>2</sup>. ”*

Et cependant, ces chefs deviennent nécessairement les oppresseurs des peuples et renforcent cette oppression. Jusqu'au point où l'inégalité, poussée à son comble, se retransforme en son contraire, devient cause de l'égalité : devant le despote tous sont égaux, à savoir égaux à zéro.

*“ C'est ici le dernier terme de l'inégalité et le point extrême qui ferme le cercle et touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien et que les sujets n'ont plus d'autre loi que la volonté du maître<sup>3</sup>. ”*

Mais le despote n'est maître que tant qu'il a la violence et c'est pourquoi

*“ sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence... La seule force le maintenait, la seule force le renverse. Toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel<sup>4</sup>. ”*

Et ainsi, l'inégalité se change derechef en égalité, non toutefois en cette vieille égalité naturelle de l'homme primitif privé de la parole, mais dans l'égalité supérieure du contrat social. Les oppresseurs subissent l'oppression. C'est la négation de la négation.

Nous n'avons donc pas seulement chez Rousseau une marche de la pensée qui ressemble à s'y méprendre à celle qui est suivie dans le *Capital* de Marx, mais même dans le détail toute une série des tournures dialectiques dont Marx se sert : processus qui, par nature, sont antagonistes et contiennent une contradiction; transformation d'un extrême en son contraire; enfin, comme noyau de l'ensemble, la négation de la négation. Si donc Rousseau en 1754 ne pouvait pas encore parler le jargon hégélien, il est pourtant, vingt-trois ans avant la naissance de Hegel, profondément rongé par la peste hégélienne, la dialectique de la contradiction, la doctrine du Logos, la théologie, etc. Et quand M. Dühring opère avec ses deux bonshommes triomphants, en affadissant la théorie de l'égalité de Rousseau, il est déjà sur la pente par laquelle il glisse sans rémission dans les bras de la négation de la négation. L'état dans lequel fleurit l'égalité des deux hommes, état présenté comme état idéal, est caractérisé p. 271 de la *Philosophie* comme “état primitif”. Or d'après la page 279, cet état primitif est nécessairement supprimé par le “système de la spoliation”, - première négation. Mais nous voici maintenant, grâce à la philosophie du réel, arrivés au point où nous abolissons le système de la spoliation et introduisons à sa place la commune économique de l'invention de M. Dühring, qui repose sur l'égalité : négation de la négation, égalité à un stade supérieur. O spectacle divertissant, élargissant salutairement l'horizon, que celui de M. Dühring commettant de son auguste personne le péché capital de négation de la négation !

Qu'est-ce donc que la négation de la négation ? Une loi de développement de la nature, de l'histoire et de la pensée extrêmement générale et, précisément pour cela, revêtue d'une portée et d'une signification extrêmes; loi qui, nous l'avons vu, est valable pour le règne animal et végétal, pour la géologie, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, et à laquelle M. Dühring lui-même, bien qu'il se rebiffe et qu'il regimbe : est obligé à son insu d'obéir à sa manière. Il va de soi que je ne dis rien du tout du processus de développement particulier suivi, par exemple, par le grain d'orge, depuis la germination jusqu'au dépérissement de la plante qui porte fruit, quand je dis qu'il est négation de la négation.

En effet, comme le calcul différentiel est également négation de la négation, je ne ferais, en renversant la proposition qu'affirmer ce non-sens que le processus biologique d'un brin d'orge est du calcul différentiel ou même, ma foi, du socialisme. Voilà pourtant ce que les métaphysiciens mettent continuellement sur le dos de la dialectique. Si je dis de tous ces processus qu'ils sont négation de la négation, je les comprends tous ensemble sous cette unique loi du mouvement et, de ce fait, je ne tiens précisément pas compte des particularités de chaque processus spécial pris à part. Eh fait la dialectique n'est pas autre chose que la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée.

On peut aussi faire cette objection : la négation ici accomplie n'est pas une vraie négation : je nie aussi un grain d'orge en le moulant, un insecte en marchant dessus, la grandeur positive *a* en la biffant, etc. Ou bien je nie la proposition : la rose est une rose, en disant : la rose n'est pas une rose; et qu'en résulte-t-il si je nie à nouveau cette négation et dis : la rose est pourtant une rose ? - Ces objections sont en fait les principaux arguments des métaphysiciens contre la dialectique, et tout à fait dignes de cette façon bornée de penser. Nier, en dialectique, ne signifie pas simplement dire non, ou déclarer qu'une chose n'existe pas, ou la détruire d'une manière quelconque. Spinoza dit déjà : *Omnis determinatio est negatio*, toute limitation ou détermination est en même temps une négation<sup>5</sup>. Et en outre, le genre de la négation est ici déterminé d'abord par la nature générale, deuxièmement par la nature particulière du processus. Je dois non seulement nier, mais aussi lever de nouveau la négation. Il faut donc instituer la première négation de telle sorte que la deuxième reste ou devienne possible. Et comment cela ? Selon la nature spécifique de chaque cas pris à part. Si je mouds un grain d'orge, si j'écrase un

<sup>1</sup> Rousseau : Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité.... Éditions sociales, 1971, p. 118.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 142-143.

<sup>5</sup> La formule se trouve dans une lettre à un inconnu du 2 juin 1674. Cf. *Correspondance de Baruch de Spinoza*, lettre 50.

---

insecte, j'ai bien accompli le premier acte, mais j'ai rendu le second impossible. Chaque genre de choses a donc son genre original de négation de façon qu'il en sorte un développement, et de même chaque genre d'idées et de concepts. Dans le calcul infinitésimal, on nie autrement que dans l'établissement de puissances positives à partir de racines négatives. Il faut apprendre cela, comme toute autre chose. Si je sais simplement que le brin d'orge et le calcul infinitésimal relèvent de la négation de la négation, je ne puis réussir ni à cultiver l'orge avec succès, ni à différencier et intégrer, pas plus que je ne puis de prime abord jouer du violon en partant des simples lois de la détermination du son par la dimension des cordes. - Mais il est clair que, si la négation de la négation consiste en ce passe-temps enfantin de poser et de biffer alternativement a ou de dire alternativement d'une rose qu'elle est une rose et qu'elle n'est pas une rose, il n'en ressort rien que la niaiserie de celui qui s'adonne à ces ennuyeux exercices. Et pourtant les métaphysiciens voudraient nous faire accroire que si nous voulions jamais accomplir la négation de la négation, ce serait là la manière correcte.

Donc, c'est encore une fois M. Dühring qui nous mystifie quand il affirme que la négation de la négation serait une analogie burlesque de l'invention de Hegel, empruntée au domaine de la religion et bâtie sur l'histoire du péché originel et de la rédemption. Les hommes ont pensé dialectiquement longtemps avant de savoir ce qu'était la dialectique, de même qu'ils parlaient déjà en prose bien avant qu'existât le terme de prose. La loi de la négation de la négation qui s'accomplit d'une façon inconsciente dans la nature, dans l'histoire, et, jusqu'à ce qu'elle soit connue, dans nos cerveaux, a été formulée avec rigueur pour la première fois par Hegel. Et si M. Dühring veut lui-même pratiquer la chose en catimini et que le nom seul lui soit insupportable, libre à lui de trouver un nom meilleur. Mais si c'est la chose qu'il veut bannir de la pensée, alors qu'il ait la bonté de la bannir d'abord de la nature et de l'histoire, et qu'il invente des mathématiques dans lesquelles - a x - a ne soit pas  $+a^2$  et où il soit défendu sous peine de sanction de différencier et d'intégrer.